# La Vente du sang

*Al-Jumhuriya, 7 janvier 1956.*

C'était dans les derniers jours du mois d'août dernier, lorsque les hommes, dans toutes les contrées de la terre, entendirent parler de cette lutte violente et odieuse entre les Français et nos frères du peuple du Maroc et de l'Algérie, et de l'effet grave qu'elle eut en agitant l'opinion publique française, et en divisant les Français en factions et en partis ; les sincères et les fidèles d'entre eux, pour la Révolution française, voulaient que leur patrie cessât cette agression inique, qui reniait absolument les principes mêmes de cette révolution, tandis que les avides et les cupides de richesse voulaient que la France étendît sa domination sur ces pays par quelque moyen que ce fût, quel que soit le sang de ses propres fils et le sang des paisibles habitants de ces pays qu'il faudrait verser pour cela, et quelles que soient les valeurs de droit, de justice et d'équité qu'il faudrait jeter en chemin.

Les journaux, dans toutes les contrées de la terre, étaient attentifs à ces événements graves, soucieux de recevoir leurs nouvelles à chaque heure de la nuit et du jour, et les producteurs de films de cinéma n'étaient pas moins attentifs à ces événements ni moins avides de leurs récits… car les journaux alarment par les nouvelles et les images, mais les gens les lisent séparément, chacun retiré en lui-même, et ainsi ils s'alarment entre eux et leur propre conscience, et ils en parlent lorsqu'ils se rencontrent.

Quant aux films de cinéma, ils produisent une terreur sociale lorsqu'ils surprennent de grandes foules par des images de ces événements se déroulant devant elles, se produisant à leur vue et à leur ouïe, si bien qu'elles en sont témoins, quelle que soit la distance de temps et de lieu qui les sépare des événements, et qu'elles en sont affectées comme l'est un témoin, non comme l'est un absent, comme si elles y prenaient elles-mêmes part, et en portaient les fardeaux et les péchés, et ces films suscitent dans leurs cœurs la terreur la plus extrême, celle qui ne laisse aucune suite et ne porte aucun péché.

Et les gens n'aiment rien tant qu'ils aiment la terreur tout en étant eux-mêmes en sécurité, et ils ne sont attachés à rien tant qu'ils sont attachés à l'inquiétude tandis que leurs corps demeurent tranquilles à leur place, leurs cœurs calmes dans leur poitrine, et leurs consciences satisfaites, exposées à aucun mal ni affliction. C'est pourquoi les

producteurs de films de cinéma s'empressent de capter des images de ces événements à mesure qu'ils se produisent, et de les montrer aux foules, afin de susciter dans l'âme des gens cette peur sans danger, cette terreur rassurante.

Une société de cinéma tenait à capter quelque chose de l'horreur que l'on déversait alors sur le peuple algérien en ces jours ; elle télégraphia donc à l'un de ses représentants de chercher les moyens d'en capter une partie, et d'être en avance sur les autres et de s'y distinguer, afin de s'en réserver ce qu'elle aimait, et de surpasser ses concurrents en étant la première à satisfaire le public.

Mais son instruction parvint à son représentant — semble-t-il — après que le moment fût passé, et le représentant tenait à en obtenir une certaine satisfaction, et l'argent est le moyen le plus facile pour cela et le plus efficace dans son effet, si bien que rien ne l'empêchait de dépenser quelques milliers ou de nombreux milliers pour en obtenir ainsi une partie de ce qu'il désirait, s'il avait manqué la totalité de ce qu'il voulait.

Et c'est ce qu'il fit : il se hâta vers l'un des soldats et négocia l'affaire avec lui, et lui offrit peu d'argent ou beaucoup, et le soldat accepta sans peine ni difficulté. Et qu'est-ce qui l'en aurait empêché, alors que les prisonniers étaient nombreux et les balles à portée de main, et l'argent peu de chose, et les besoins sans nombre ni fin ?!

Et ainsi le soldat choisit l'un des prisonniers à l'heure convenue pour cela, et ordonna au représentant de la société de cinéma de se préparer pour les images, et ordonna au prisonnier d'avancer devant lui, et ordonna à l'instrument de mort de tirer quelques-unes de ses balles, et le prisonnier tomba, se débattant dans son sang, et la main du représentant se glissa dans sa poche, puis la main du soldat se glissa dans sa poche, et l'affaire fut réglée !

Et le sang de l'innocent fut versé, vendu pour quelques billets comptés sur des milliers de francs, comme si personne n'avait rien vu, comme si personne n'avait rien entendu, comme si le sang des hommes n'avait pas été interdit aux hommes sans raison ! Comme si les âmes des prisonniers étaient la propriété des soldats, à prendre quand ils le voulaient, où ils le voulaient, comme ils le voulaient ! Comme si les lois de la guerre — s'il y avait guerre — ne garantissaient pas la sécurité de la vie et du sang des prisonniers jusqu'à ce qu'un jugement fût rendu sur leur cas, leur permettant de vivre ou leur imposant la mort.

Mais les gens virent et entendirent, et certains se confièrent à d'autres, puis certains s'en préparèrent pour d'autres, puis la nouvelle se répandit et s'étendit jusqu'à monter au commandant de l'armée, puis au gouverneur général. Et le gouvernement ordonna une enquête tout comme il ordonna le silence, et interdit la publication et proscrivit la diffusion. Et l'enquête se poursuivit, lente et hésitante, si tant est que quelqu'un s'en fût même saisi.

Pendant ce temps, les images furent envoyées à la société de cinéma, et furent publiées en Amérique du Nord et en Amérique du Sud, et furent publiées dans certains journaux américains, tandis que les Français étaient soit insouciants et indifférents, soit éveillés et attentifs, mais ils ne disaient rien, et ne se donnèrent pas la peine de parler, ni ne s'imposèrent le blâme ou le désaveu ; car ce n'était qu'un sang bon marché, vendu à vil prix, trop insignifiant pour mériter blâme ou désaveu ! Et depuis quand les maîtres se sont-ils souciés du sang des esclaves ?! Et depuis quand les civilisés, profondément versés dans la civilisation, se sont-ils souciés des âmes des sauvages parmi les Arabes d'Algérie et ses Berbères ?!

Et cinq mois passèrent sans que cet événement fût ni mentionné ni démenti, mais la guerre électorale s'embrasait en France, atteignant le plus haut degré de violence possible, et Mendès France n'avait d'autre choix que de faire tomber Edgar Faure pour s'emparer du pouvoir à sa place lorsque l'Assemblée nationale se réunirait, et il avait un journal populaire qui le soutenait dans les élections, et rien ne l'empêchait de diffuser la nouvelle de cet événement inique pour soulever les gens contre le chef du gouvernement deux ou trois jours avant l'élection ; afin que les gens se souviennent de ce péché le jour où ils se rendraient aux urnes ?!

Et c'est ainsi que le journal L'Express publia cette nouvelle ; et les foules s'en émurent, et le gouvernement s'en émut, et tous les journaux français s'y plongèrent, puis vint le jour du scrutin, et Edgar Faure ne tomba pas, ni Mendès France ne tomba ; mais les deux rivaux réussirent plutôt tous deux, pour poursuivre leur lutte devant les députés lorsqu'ils se réuniraient. Et il était naturel que ni l'un ni l'autre ne tombât ; car le sang d'un homme du peuple algérien est chose trop légère pour qu'un siège se perde à cause de lui pour un candidat français à l'Assemblée nationale française, quel que soit ce candidat, et quel que soit cet Algérien !

Voici l'histoire que vous pouvez lire dans tous les journaux français, et que le télégraphe a diffusée dans toutes les contrées du monde, et dont certains journaux égyptiens ont parlé, et vous n'avez pas besoin de demander comment le sang de l'homme en est venu à être tenu si bon marché par l'homme, ni de demander comment l'enquête a hésité cinq mois entiers sans parvenir à aucune conclusion, ni de demander comment le commandant de l'armée en Algérie et le gouverneur général d'Algérie sont restés sans compte à rendre pour ce piétinement de l'enquête durant tous ces longs mois, ni de demander comment le gouvernement français s'est tu, et ses adversaires se sont tus, et ceux, parmi les Français d'Algérie et de France même, qui connaissaient cette nouvelle se sont tus — comment tous ceux-là se sont tus sur cette affaire odieuse pendant cinq mois entiers, et ne l'ont évoquée que lorsque l'un d'eux en eut besoin pour faire tomber son rival à l'élection ?! Ni de demander au sujet de ces valeurs suprêmes et sacrées : les valeurs du droit, de la justice, de la liberté, de l'égalité, et de rendre justice aux opprimés contre les oppresseurs, et de prendre le parti des faibles contre les forts !

Qu'ont-ils fait de ces valeurs, les civilisés, ceux qui excellent dans la civilisation parmi les Français qui furent les premiers à reconnaître les droits de l'homme depuis plus d'un siècle et demi ? Ne demandez rien de tout cela ! Car vous vivez en une époque où toutes ces valeurs ont été gaspillées ; la force sans bride les a gaspillées, lorsqu'elle ne trouve personne pour la détourner de l'agression ou l'empêcher de l'injustice et de la tyrannie.

Et l'amour de l'argent les a gaspillées, cet amour qui ne compare à rien le remplissage des coffres, et qui n'hésite pas à verser le sang et à ôter les vies, à rendre orphelins les enfants et veuves les femmes, afin qu'une petite poignée de gens puisse vivre en sécurité et à l'aise dans une vie douce dont la substance est le plaisir et la jouissance ; et l'intérêt personnel les a gaspillées, cet intérêt qui permet à un soldat de verser le sang d'un prisonnier afin de jouir, pour un jour ou quelques jours, d'une vie meilleure que la vie du soldat.

Ne demandez rien de tout cela ; car vous vivez en une époque où la civilisation a tout rendu facile pour les forts, et a fait du sang des faibles la chose la moins chère qui se vende et s'achète, et demandez, si vous le voulez, autre chose, qui soit plus digne d'être demandée, et d'être méditée, et de troubler vos heures de veille durant le jour, et de chasser votre sommeil durant la nuit : comment l'humanité peut-elle supporter le colonialisme qui lui inflige toute cette ignominie ?!